

Études littéraires africaines

Les descendants d’Afri Kara à la recherche de la terre promise : le mythe fondateur *fang-boulou-beti*

Marie-Rose Abomo-Maurin



Numéro 36, 2013

Littératures et migrations transafricaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026335ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026335ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l’Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abomo-Maurin, M.-R. (2013). Les descendants d’Afri Kara à la recherche de la terre promise : le mythe fondateur *fang-boulou-beti*. *Études littéraires africaines*, (36), 61–73. <https://doi.org/10.7202/1026335ar>

LES DESCENDANTS D'AFRI KARA ¹ À LA RECHERCHE DE LA TERRE PROMISE : LE MYTHE FONDATEUR *FANG-BOULOU-BETI*

Les migrations des pays du Sud vers le Nord, surtout motivées par l'espoir d'une existence meilleure, ne serait-ce qu'en termes de respect des droits de l'homme, ont beaucoup intéressé les recherches en sciences humaines, sociales et économiques depuis les indépendances africaines. Mais le présent travail consiste plutôt à suivre les déplacements de populations à l'intérieur de l'Afrique pour observer leur impact sur les hommes et sur leur environnement. Le phénomène migratoire des peuples en Afrique est très ancien. Des historiens africains, Joseph Ki-Zerbo ² et Engelberg Mveng ³ entre autres, se sont attelés à l'étude de ces migrations africaines anté-coloniales en Afrique subsaharienne. Ces mouvements historiques sont à l'origine de heurts, de chocs culturels, et finalement du brassage des populations.

Concernant le cas relaté dans les *Pérégrinations des descendants d'Afri Kara*, les historiens fixent la fin de l'exode *fang* au moment de leur rencontre avec les Blancs, vers 1840. Si ces mouvements de populations réels sont ainsi rapportés et datés aussi précisément que possible, les épopées qui les reprennent se focalisent davantage sur les exploits des fondateurs des communautés. Dans ces sociétés sans écriture, les récits étiologiques et autres légendes d'origine se multiplient, y compris pendant l'époque coloniale ⁴, afin de légitimer des groupes en leur donnant une ascendance, c'est-à-dire une généalogie.

Le mythe fondateur du peuple *fang-boulou-beti* d'Afrique centrale, *Dulu bon b'Afri Kara*, écrit par Ondoua Engutu d'après un récit oral,

¹ *Dulu Bon be Afri Kara*. Ane Ondoua Engute a nga tili Engute. Elat, Ebolowa (Cameroun) : Mission presbytérienne, 1956, 61 p. Édition française : ONDOUA ENGUTE, *Les Pérégrinations des descendants d'Afri Kara*. Traduit [par Marie-Rose Abomo-Maurin] de l'œuvre *Dulu bon b'Afrikara* (écrit en boulou) de Ondoua Engutu. Paris : OIF-L'Harmattan, 2012, 201 p. L'ouvrage a obtenu le Prix Kadima (OIF) pour la traduction. Les références sont toutes tirées de la traduction.

² KI-ZERBO (Joseph), *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain*. [3^e édition]. Paris : Hatier, 1978, 731-XXXI p. Voir particulièrement le chapitre : « Siècles obscurs », p. 96-100.

³ MVENG (Engelbert), *Histoire du Cameroun*. Paris : Présence Africaine, 1963, 535 p. Voir notamment les pages 222-223, 239-248.

⁴ MVENG (E.), *Histoire du Cameroun*, *op. cit.*, p. 246.

se lit comme un épisode du texte épique du *mvet*⁵. Il s'agit d'un écrit de circonstance, dans la mesure où il est lié à la mort brutale d'une femme missionnaire, mais son propos dépasse largement ce contexte. L'auteur retrace en effet l'ascendance des Pahouins⁶ et leurs pérégrinations depuis l'Orient à la recherche de Batre, le pays où se couche le soleil. Le mouvement migratoire de ces « non-Bantous » aurait débuté avant la percée du Canal de Suez⁷. La progression d'un tel groupe d'humains n'a pu que bouleverser l'existence des autochtones mais, quoi qu'il en soit des violences plus ou moins importantes provoquées par la concurrence des arrivants, ceux-ci n'ont finalement pu que se mêler à eux et peupler avec eux la partie occidentale de l'Afrique centrale qui est concernée.

Le rapprochement, recherché par la narration d'Ondoua Engutu, entre l'histoire de ces migrations et celle du peuple élu de Dieu témoigne de l'efficacité des missionnaires qui, dans leurs enseignements, alliaient lecture et écriture en langues locales. Le récit s'ouvre sur le village de Hamata, village qui porte le nom de son fondateur et qui est situé entre les deux bras du fleuve Nyissii⁸. La guerre et les crues du fleuve sont certes les premières causes, en ce cas, du déplacement des populations, mais la principale motivation du mouvement migratoire décisif est la quête de la terre promise. Les obstacles sont nombreux, en particulier ceux que constituent l'immense arbre *adjap*⁹ et le fleuve Yom, dont nous reparlerons. Le mouvement migratoire se poursuit finalement jusqu'à Batre, annexant un espace qui s'étend de la Sanaga (au Cameroun) au nord du Gabon, mais aussi en Guinée équatoriale et au nord du Congo.

Ce contexte étant rappelé, il reste à examiner la symbolique de cette geste migratoire qui prend sa source dans l'oralité. En particulier, on devra se demander quelle est la signification d'un récit de migration transafricaine dans la formation et la consolidation d'une communauté africaine (ici, les Pahouins), actuellement installée sur

⁵ Nous reprenons ici des éléments publiés dans ONDOUA ENGUTE, *Les Pérégrinations...*, *op. cit.*, p. 7-8.

⁶ C'est ainsi qu'on appelle le groupe *fang-boulou-beti* d'Afrique centrale. Cette communauté humaine occupe actuellement le sud du Cameroun, la Guinée équatoriale, le nord du Gabon et le nord du Congo.

⁷ Le chantier du canal de Suez, reliant Suez à Port-Saïd, a duré de 1859 à 1869, ce qui pose un problème de datation : en effet, on situe l'arrivée des *Fang* dans la région de l'Afrique centrale qu'ils occupent actuellement dans les années 1840.

⁸ Le mot, composé du verbe *nyi'i* (entrer, rentrer, pénétrer) et du nom *si* (la terre, le sol), signifie « qui rentre sous terre ».

⁹ Arbre au pied large et au tronc épais, de la famille des *Septocaceae* : *Muinops djave*.

le territoire de plusieurs États indépendants, et donc dispersée par-delà des frontières. Ceci pose en même temps la question du rôle de la littérature, lorsqu'il s'agit de la réactivation d'une épopée évoquant la mobilité collective.

La traversée du continent à la recherche de la terre promise

Le récit épique des migrations pahouines présente une double trajectoire, à la fois géographique et identitaire. Il s'agit d'abord d'un itinéraire qui va d'Est en Ouest ; il débute à Hamata, où le fleuve entre sous terre pour ressortir en aval, et se termine à Batre, lieu dont le nom signifie : « n'oublie jamais », qui constitue le terme du voyage, la terre promise. Cet itinéraire est celui des sept enfants d'Afri Kara¹⁰, figure multiple d'un seul et même héros dont l'action se prolonge à travers les exploits de ses descendants. Les sept familles engagées dans le processus migratoire sont désignées tour à tour par les « marcheurs », « tous les frères », « la descendance d'Afri Kara ». Le récit de ce périple par Ondoua Engutu est rythmé par les isotopies de la marche, de la progression, du changement, de l'abandon, des départs et des arrivées.

Mais le rythme est aussi assuré par une succession d'aventures qui ralentissent leur progression et transforment leur démarche en quête initiatique. La relation linéaire de cette mobilité géographique est ainsi ponctuée de temps forts, au cours desquels se fixent et se consolident les éléments d'une culture. Dès l'abandon du village d'Hamata, les signes d'un éloignement certain, d'une transfor-

¹⁰ Cheikh Anta Diop évoque, dans *Nations nègres et culture*, la source du peuplement de l'Afrique à partir de la vallée du Nil. Afri Kara, l'ancêtre des Africains, n'avait pas que les sept descendants dont on lit ici l'histoire et qui sont les enfants nés d'un dernier mariage. Il écrit au début du chapitre 4 : « Afri Kara décida de se marier. Il eut tant et tant d'enfants que nul n'aurait pu les dénombrer. Celles de ses épouses qui n'auraient eu que vingt enfants auraient été traitées de stériles, et auraient dû consulter des guérisseurs pour leur ôter cette malédiction, afin qu'elles continuassent à avoir davantage d'enfants. Ces derniers étaient si nombreux qu'il n'y eut bientôt plus de place pour tout le monde là où ils vivaient [...] En effet, il était advenu une chose étrange : lorsque la descendance d'Afri Kara fut nombreuse, seuls les enfants de la même mère, qu'ils fussent dix ou davantage, se comprenaient. Heureusement, leur père était capable de comprendre toutes les langues. Et une fois que ces enfants n'étaient plus en mesure de se comprendre, ils s'appelèrent les uns les autres "ceux-qui-s'expriment-mal". C'est ainsi qu'ils continuent à s'appeler de nos jours » (p. 21). Ces enfants seraient ainsi à l'origine des premières migrations transafricaines ; cf. DIOP (C.A.), *Nations nègres et culture. De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui* [1954]. Paris : Présence africaine, 2011, 564 p. ; p. 361-393.

mation des mœurs autant que d'une adaptation à l'environnement, jalonnent le récit. Ainsi, au cours de la première halte du Nyissii, la construction d'un nouveau village s'accompagne de la familiarisation avec une alimentation salée. On assiste à la mise en place de pratiques culturelles, dont la principale initiatrice est Ana, la belle-fille de Hamata, sans doute une Juive¹¹. Sa culture monothéiste, doublée d'une sagesse toute particulière, la présente comme une femme dont les enseignements consolident la sagesse et le pouvoir de son époux (p. 14-16). Le séjour dans cette première étape de la migration est suffisamment long pour le développement de nombreuses générations. Sur les bords du Nyissii naît ainsi Afri Kara, le premier fils de Karekoba. Mais les crues du fleuve obligent la communauté à un nouveau départ, ce qui permet au narrateur de dresser une sorte d'inventaire des « premières réalisations qu'ils avaient réussies », donc du savoir-faire qui a été acquis :

Nous avons perdu dans l'eau tout ce qui nous rendait respectables. Le bétail s'est dispersé. Un chien ne se noie jamais ; tu verrais au moins ses oreilles dépasser [...] Tout ce qu'ils avaient a été englouti par l'eau ; tout ce dont l'homme avait initié la fabrication, grâce au travail de ses mains : le fer, le mvet, avec du rotin, des cornes, les arcs, toutes ces premières réalisations qu'ils avaient réussies étaient restées au fond de l'eau. Tu aurais vu l'eau rouler par vagues successives ! (p. 27)

Le séjour sur les rives de la Mer de sel est ainsi présenté comme le temps de création d'une civilisation. La marche qui s'engage ensuite dans le désert sonne le départ de ce qui constitue la troisième expansion africaine d'Afri Kara et de ses enfants. La première est en effet celle des enfants qui ne parlaient pas la même langue et qui se sont éparpillés aux quatre coins du continent (chap. 4) ; la seconde coïncide avec la dispersion au moment de la montée des eaux du *Nyissii* ; la troisième voit la séparation du père et de ses

¹¹ Cette appartenance juive des Pahouins, en particulier, et des Africains noirs, en général, mériterait d'être étudiée en profondeur, et ce d'autant plus qu'elle est revendiquée par certains groupes. Il s'agit ici de « ce mythe de l'origine extérieure » propre à tous les peuples, dont parle Jean-Loup Amselle : « Le mythe de l'origine extérieure des peuples et particulièrement des dynasties est omniprésent en Afrique, parce qu'il assume des fonctions politiques précises, notamment celle qui consiste à faire apparaître les détenteurs du pouvoir comme ayant peu de liens avec les populations locales pour mieux accréditer leur position d'arbitre, source majeure de légitimité dans cette région du monde » (*Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion, coll. Champs, n°584, 2001, 265 p. ; p. 102 ; voir aussi : *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*. Paris : Payot, coll. Bibliothèque scientifique Payot, 1990, 257 p. ; p. 66-67).

derniers enfants, ceux de Nanengo'o Ba'a¹². En effet, d'un côté, Fang Afri, l'aîné, quitte à jamais les bords de la Mer du sel, suivi de ses frères. En même temps mais de l'autre côté, Afri Kara prend la route du levant, tout en exhortant ses enfants à marcher vers le couchant (p. 31). Ainsi donc, avec ce dernier départ, les migrations se font sur deux axes : vers le levant et vers le couchant, confirmant l'achèvement de l'échelonnement des flux migratoires en vue du peuplement de l'ensemble du continent.

La séparation à l'entrée du désert amène dès lors à concevoir cette expédition comme la consécration des pouvoirs et des responsabilités de Fang Afri, qui devient le guide d'un peuple et le successeur de son père. La marche vers l'Ouest comporte la conquête des territoires traversés. La maîtrise du fer et la fabrication des armes rendent ce peuple redoutable, presque invincible. Elles font naître le mythe du peuple immortel des *Ékang*¹³, que célèbrent les épopées du *mvét*. La narration, en inscrivant ces mouvements migratoires dans le registre épique et dans le processus d'une quête, met en exergue l'épreuve que constitue la traversée du désert :

Les frères se levèrent et commencèrent leur long périple. Ils se trompèrent d'abord de route, en marchant vers l'est, direction que devait prendre leur père. Il leur était difficile de voyager pendant la journée, seulement de nuit, à cause des grandes chaleurs. Ils passèrent de nombreuses années dans cette région et eurent une nombreuse descendance (p. 33).

Ce voyage à travers le désert n'est pourtant pas totalement négatif : en dépit de l'aridité des terres (p. 32), aucune difficulté majeure ne vient entraver la marche. Cependant, l'arrivée dans la savane de hautes herbes (p. 13) apporte le soulagement aux voyageurs ; la savane est également le lieu où ceux-ci, après s'être trompés d'itinéraire, retrouvent celui qui avait été tracé par l'ancêtre (ce ne sera pas l'unique fois où les descendants d'Afri Kara se tromperont de route). L'arrivée dans la forêt, ensuite, favorise le développement de très nombreuses activités, notamment l'introduction de

¹² Afri Kara a épousé en dernières noces une jeune femme nommée Nanengo'o Ba'a (ou Nanengo'o Deux), avec qui il eut sept enfants, six garçons et une fille : Fang Afri, l'aîné (ancêtre des *Fang*) ; Oka'a Afri (ancêtre des *Okak*) ; Mevou m'Afri et Nden Afri (ancêtres des *Mevou-Menden*) ; Boula Afri (ancêtre des *Boulou*) ; Ngué Afri, la seule fille (à l'origine des *Ewondo*) et Ntoumou Afri, le dernier (ancêtre des *Ntoumou*) (p. 23 et 33).

¹³ C'est ainsi qu'on appelle également les *Fang*, *Boulou* et *Beti*, dont les ancêtres légendaires, célébrés par le chant épique du *mvét*, sont les immortels *Ékang*.

l'agriculture avec la conservation des semis : une révolution de taille dans cette existence de migrants.

Dans ce mouvement migratoire où tout retour est devenu impossible, la vie sous les grands arbres est ressentie comme un avant-goût du paradis. Cette escale est essentielle pour la mise en place des fondements de la culture pahouine. La douceur de la vie à Mébondong y fixe le groupe pendant de longues décennies ; c'est là que s'élaborent les codes et les lois, là aussi que la communauté se donne de nouveaux dieux (chap. 10), qu'elle se stratifie et qu'elle hiérarchise les domaines d'actions. Dès cette étape, on assiste à une transformation radicale des activités et des rôles : la coordination des activités culturelles, culturelles et sociales incombe désormais aux Sages. Toutefois, même si ce séjour a été bénéfique à plusieurs titres, on reprend la marche, toujours mû par la recherche de la terre promise.

Ainsi donc, après tout cela, les descendants d'Afri Kara abandonnèrent tous l'endroit où ils vivaient, « Ceux qui savent », les non-initiés, les femmes et les enfants. Ils se mirent en marche vers la forêt. Ils cherchaient le couchant, ainsi que leurs ancêtres le leur avaient recommandé. Ils suivaient les cours d'eau [...] Lorsqu'ils trouvèrent un endroit où saillaient des rochers, ils y restèrent longtemps. Ils nommèrent ces rochers les grottes (p. 67).

La parole de l'ancêtre est le mot d'ordre qui motive la marche de ce peuple, toujours à la recherche du couchant, une parole qui donne à la mémoire toute sa valeur dans la conservation et la perpétuation des traditions, mais aussi des noms donnés aux éléments de la nature et du cosmos ainsi qu'aux personnes. Cette parole, qui refuse l'oubli, fait constamment écho aux recommandations de Mango'o ou de Nanengo'o (p. 16).

La traversée du continent africain d'est en ouest se poursuit, à l'instar de celle des pionniers américains. Le séjour sur les bords du Yom, un fleuve mythique auquel sont attribués des pouvoirs de justicier¹⁴, consacre la victoire des descendants d'Afri Kara sur leurs adversaires de toujours, les Hommes rouges¹⁵. La guerre du Yom

¹⁴ Fleuve mythique pour les Pahouins, on le retrouve également dans les contes des pays de la forêt équatoriale. Son rôle est comparable à celui du Styx dans la mythologie grecque.

¹⁵ Il s'agit sans aucun doute des Peuls (qu'on nomme au Cameroun *Foulbé*). Les incursions islamiques du Jihad impulsées par les adeptes d'Othman dan Fodio (ou Ousmane dan Fodio, 1754-1817) se sont poursuivies au-delà du plateau de l'Adamaoua (1825), obligeant les populations à fuir vers le Sud. Ces hommes, qui se

est ainsi l'occasion de battre le grand chef ennemi et de mettre enfin ses soldats en déroute.

En dépit de cette paix retrouvée, la découverte de nouvelles terres, sur l'autre rive du fleuve, va encore une fois provoquer le départ de la communauté : « Nous n'allons pas vivre éternellement là sur les rives du Yom ; nous n'avons pas encore atteint notre but, là où le soleil se couche dans la mer [...] Nous devons partir d'ici pour joindre le terme de notre voyage, Batre » (p. 83). La traversée du fleuve se fait grâce à un gué providentiel, appelé Nganmedja, c'est-à-dire le fétiche de Nguéma ou le Miracle de la traversée (chap. 14). Passer sur l'autre rive permet certes d'éviter une nouvelle guerre contre les Hommes rouges, mais, outre qu'elle constitue une étape supplémentaire vers Batre, la traversée du Yom a surtout pour effet de consacrer une élection, un choix, tout en confirmant la coalition parentale des élus que sont les descendants d'Afri Kara. Raison pour laquelle elle reste un repère pour les Pahouins.

Elle est surtout déterminante par le fait qu'elle est suivie d'une rupture dans l'unanimité initiale. En effet, les descendants de Boula Afri (à l'origine des *Boulou*) et ceux d'Owondo Ngué Afri (à l'origine des *Éwondo* et *Beti*) décident de s'installer sur ces terres qu'ils jugent fertiles ; ils se fixent donc sur les bords du Yom, c'est-à-dire de la Sanaga¹⁶. Le récit situe dès lors là la dernière étape du voyage commun des descendants de la dernière épouse d'Afri Kara.

Les autres clans décident de continuer le voyage vers Batre :

[les] cinq clans marchèrent tout d'abord vers l'amont du fleuve Yom, de peur de retrouver de nouveau un autre fleuve. Ils marchaient le long de l'eau, traversaient par moments le fleuve Yom. Ils voyagèrent ainsi de nombreuses années (p. 85).

Cette progression le long des cours d'eau trouve sa source dans les contes où l'orphelin doit marcher le long des rigoles, des rivières et des fleuves, pour rejoindre le pays des morts¹⁷. Le procédé impose

distinguaient bien des Blancs, ont été nommés les Hommes rouges. Lire à ce propos : MIZON (L.A.A.), « Les royaumes Foulbé du Soudan central », *Annales de Géographie*, (Paris : Armand Colin), 1895, t. 4, n°16, p. 346-368. En ligne : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1895_num_4_16_5861 ; consulté le 24 septembre 2013.

¹⁶ Ce qui est peut-être vrai pour les descendants d'Owondo Ngué Afri, et non pas de Boula Afri, l'ancêtre des *Boulou* actuellement dispersés dans les quatre départements de la région du Sud Cameroun.

¹⁷ Selon les croyances des habitants de la forêt équatoriale, les cours d'eau sont le plus court chemin pour arriver au pays des morts. Pendant qu'on enterre l'enve-

par ailleurs une linéarité à l'itinéraire, dans la mesure où un cours ne remonte jamais la pente ; le fleuve est ainsi le meilleur moyen de garder le cap. Tenter de traverser le cours d'eau rompt toutefois la progression, et par ailleurs l'impulsion initiale de remonter vers l'amont n'est pas la meilleure façon d'aller vers la mer. En réalité, outre qu'il s'agit de prolonger encore un peu le voyage (et le récit), le parcours fait songer à une exploration du réseau hydrographique, et puisque les petits cours d'eau se jettent dans les grands et les grands à la mer, le but n'est pas oublié. C'est ainsi que le Djaa, le Nlong et la Soo, trois des fleuves qui arrosent les régions du Centre et du Sud du Cameroun, aident à se rapprocher du terme. Les rivières et les fleuves dont on longe le cours, Mvong, le Ntem, le Wolé, confirment la progression des marcheurs vers la Ebolowa et Ambam.

Les dissensions au sein des groupes signent la fin de la marche commune, mais, en même temps, elles favorisent l'expansion des descendants d'Afri Kara dans cette région. Alors que le clan de Fang Afri préfère suivre le Mvong pour arriver à la mer (p. 97) et que les familles des jumeaux Mevou et Nden Afri décident de se joindre à eux, les *Oka'a Afri* longent le Wolé, les *Ntoumou* marchent le long du Ntem. Quant aux *Mvaé*, ils suivent de petits cours d'eau, entre les *Fang* et les *Ntoumou*. C'est ainsi que se produit le quadrillage de cette zone, actuellement répartie trois pays : le Cameroun, la Guinée équatoriale et le Gabon. Si l'installation des populations est lente, la répartition du territoire est néanmoins irréversible.

Les descendants de Fang Afri seront les premiers à rencontrer les Européens. Cette rencontre met fin aux pérégrinations des descendants d'Afri Kara, conformément à ce qu'affirme l'Histoire. Mais comme dans les contes, le temps ni la distance ne sont mesurables dans le récit épique, pas plus que la chronologie des événements ne peut être attestée. Les personnages mis en scène tendent vers un idéal d'hommes et de femmes, autant que l'organisation sociale tente d'approcher la perfection dans sa hiérarchisation. Le voyage aura été très long et tous n'atteindront pas Batre. Toutefois, ils restent liés par cet attachement à un ancêtre commun, source de leur fraternité, en dépit des divisions administratives imposées par la domination coloniale.

loppe corporelle (le corps), l'ombre rejoint le cours d'eau le plus proche. Le Pahouin est persuadé qu'après la mort, l'individu rejoint ces villages situés sous terre, où vivent ceux qui ont quitté le « pays des veilles » (*émominlay*), la terre des vivants, pour « la vallée du silence » (*ndôh bivôl*), le pays des morts.

Migrations et culture communautaire

Les migrations des descendants d'Afri Kara, et avant lui, celles de ses ancêtres, sont liées à la guerre et à la peur des crues du Nyissii, certes, mais aussi à la profonde conviction qu'ils ne sont pas chez eux dans cette région où il leur arrive tant de malheurs. La migration leur apparaît comme indispensable pour retrouver le bonheur, et ce d'autant plus qu'il s'agit d'une prescription. L'auteur du récit, pénétré des enseignements bibliques des pasteurs presbytériens, ne manque pas de faire le parallèle entre l'histoire du peuple juif et celle des migrations pahouines, surtout celles de la branche *ntoumou* dont il est issu. Ce choix que fait le divin en consacrant Israël comme peuple élu est semblable à celui qui fait des descendants d'Afri Kara une lignée d'élection, comme le rappelle Ondoua Engutu. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'ils se mettent à la recherche de la terre promise.

Nous qui vivons aujourd'hui savons pertinemment que c'est Dieu qu'on appelait autrefois Le Créateur des Hommes. C'est lui qui créa l'homme à son image... C'est lui également qui sauva Noé, ses enfants, leurs épouses et tous les animaux choisis, du déluge. Nous serions donc tous issus de cette descendance. On peut trouver ce récit dans la Bible, Genèse au chapitre quatre (p. 11).

La certitude que le Créateur est à l'origine du ciel, de la terre et de toute vie, corrobore la pratique, par ce peuple, d'une religion monothéiste, jusqu'au moment où ils arrivent au désert. L'exode des fils d'Afri Kara serait dépourvu de sa véritable signification si des marqueurs socio-culturels n'apparaissaient dans ces moments de vie où la communauté, tout en s'agrandissant, doit se fixer des règles, des lois, et une morale à la fois laïque et religieuse. Parmi les éléments religieux figurent tout d'abord deux pratiques : la circoncision et le mariage entre frère et sœur. La circoncision, usage ramené par Ana dans son foyer, apparaît comme indispensable dans la relation des hommes avec le Créateur. Karekoba, le père d'Afri Kara, cet ancêtre qui porte dans son nom même l'idée d'un passé très lointain (*koba*), révèle à son fils la symbolique de cette marque imposée aux enfants de sexe masculin : « ce sang qu'on fait couler est un prélèvement qui revient au Créateur, preuve que nous sommes devenus les siens. Ainsi, nous recevons Sa bénédiction » (p. 19-20). Ainsi appréhendée dans sa relation au sacré, la tradition de la circoncision est adoptée dès les rives du Nyissii. Par contre, l'absence de signification religieuse accordée à l'inceste, dont la pratique n'est

finalement qu'un « conseil de leurs grands-parents, qui ne voulaient pas qu'ils se marient avec des gens d'autres clans » (p. 16), condamne la pratique d'une telle union à la disparition.

La transmission du pouvoir, qui se déroule également au cours de cet exode, revêt elle aussi un intérêt particulier de ce point de vue. Ce pouvoir, réel et symbolique, établit la domination de celui qui le reçoit sur les autres, en lui conférant une légitimité ; il est aussi à la source d'un savoir non divulgué qui transforme celui à qui il est octroyé. Ainsi, la cérémonie durant laquelle Karekoba confère sa puissance à son fils aîné, Afri Kara, confirme non seulement la toute-puissance de la parole, mais également la singularité établie de l'adoubé. La cession du pouvoir exige un rituel de purification, au cours duquel des incantations accompagnent des gestes :

Voici ce qu'enseigne notre Créateur : que tout le mal que vous avez fait vous soit ôté. La bénédiction vous habite désormais, partout où vous irez. « J'enlève comme on enlève un gros anneau de cuivre toutes les transgressions. Je redresse comme on redresse un gros morceau de fer. J'étends la colonne vertébrale du chien mort. Je ramène mon fils des lieux sales. Que tout soit complètement enlevé, et que l'eau emporte tout en aval de la rivière woووо !!! Que le corps soit alerte, que le corps soit léger ! » Voici ce que dit Le Créateur. C'est ce qu'on appelle « ôter la souillure » ou rite de purification !

Ce rite de purification est essentiel dans la vie des habitants de la forêt qui voient dans le mal une atteinte à l'ordre social et une dysharmonie cosmique¹⁸. On comprend dès lors cette recommandation d'Ana à son mari : « Si tu veux que Le Créateur nous accorde une descendance nombreuse, tu ne dois jamais t'adonner à des pratiques fétichistes » (p. 15), avertissement réitéré un peu plus loin dans le récit : « Ne t'adonne pas aux pratiques fétichistes, car elles sont cause de désordre et de régression »¹⁹ (p. 23).

En dépit de ces injonctions, la douceur de la vie à Mébondong amène à la création de trois nouveaux dieux, faisant ainsi basculer ce peuple du monothéisme au polythéisme pourtant interdit. On

¹⁸ Voir ABOMO-MAURIN (M.-R.), « La maladie ou la déstabilisation de l'ordre social », dans BARDOLPH (J.), dir., *Littérature et maladie en Afrique. Image et fonction de la maladie dans la production littéraire*. Paris : l'Harmattan, 1994, 350 p. ; p. 307-319.

¹⁹ Cette recommandation a été l'un des mots d'ordre légués aux descendants d'Afri Kara et reprend en quelque sorte le premier des dix commandements de la Bible. Les Pahouins, comme Israël, vont désobéir. S'ensuivra donc, dans le temps, une forme de syncrétisme dans la pratique religieuse.

assiste à la création des dieux Andee ou Bekungu²⁰, de Ngounémélan²¹ et Ngii²², tous pourvus d'attributions spécifiques (p. 52-55). Les prescriptions de l'ancêtre Ana sont devenues lointaines, ce qui amène la communauté à perdre de vue la notion du Créateur Dieu unique.

La création du groupe des Anciens, toujours à Mébondong, est ainsi à l'origine des premiers bouleversements sociaux et religieux. En effet, la société se structure en initiés et non-initiés. C'est le début de la prise en main de la communauté par les hommes et la première exclusion de femmes, reléguées au même rang que les non-initiés. La codification de la vie sociale s'appuie sur les enseignements et les préceptes des Sages, derrière lesquels se cachent les dieux. L'instauration d'une vie austère pour un peuple qui, jusque-là, vivait dans une certaine liberté ne peut que surprendre. Entre les interdits relatifs à l'animal (p. 61) et ceux qui concernent la vie sexuelle (p. 61), la femme semble particulièrement lésée²³. Les conséquences de toute transgression d'un interdit sont notamment constituées par les maladies :

Maintenant, pour tout mal dont vous souffrirez, vous devez bien en identifier l'origine, peut-être auriez-vous transgressé un interdit. Si vous avez déjà brisé un interdit, hâtez-vous de le signaler, car nous sommes les seuls à pouvoir vous guérir de tous les maux qui peuvent vous atteindre. Nous savons quelle médication vous donner. Vous, vous ne savez rien. Le Créateur nous a donné le pouvoir de guérir tous ceux qui sont malades pour avoir brisé un interdit (p. 63).

Dans le même ordre d'idées, la mise en place de la sorcellerie et de ses ingrédients (p. 65) constitue un autre moment-clé de cet exode. Il revient aux femmes en particulier de veiller à une stricte

²⁰ Andee ôte les fautes des hommes, autant que tout le mal qu'ils ont fait. Il est le dieu de la confrérie des *Bekungu*, *Mevounden*, *Ndong-Mba*, président à l'initiation des garçons et à la circoncision. Pendant la période d'initiation, les enfants étaient encadrés par ces *Bekungu* qui montraient aux jeunes circoncis tous les interdits à respecter, interdits qui ne sont levés qu'à l'initiation du *So*.

²¹ Ce dieu est fabriqué à partir des os des ancêtres, jalousement conservés, que l'on plaque contre le bois des arbres encore debout, entre l'écorce et le bois. On sculpte dans le bois les visages d'hommes ou de femmes. Chargé de punir les coupables de transgression d'interdits, Ngounémélan leur infligeait des maladies.

²² Ce dieu vengeur imposait aux hommes des interdits plus lourds.

²³ La composition du groupe de Sages, accompagnés alors de leur première épouse, marque l'un des seuls moments de collaboration entre hommes et femmes au cours du déplacement.

application des règles édictées dans ce cadre, comme on le voit dans la mission qui est confiée aux mères :

C'est à vous d'aller vous renseigner pour savoir quels sont les enfants qui doivent manger ce mets à maléfice, car vous seules avez pu mettre des enfants au monde. Vous viendrez nous dire quel type d'enfant mérite de manger ce repas spécial. Si une femme donne naissance à trois filles et en dernière position un seul garçon, c'est à ce genre de garçon que nous devons préparer ce repas afin qu'il devienne riche. Nous savons que cette richesse lui vient de sa mère. Puis, nous lui ferons cette recommandation : « Toi tu épouseras dix femmes ». Mais s'il en épouse onze, il va tomber malade, car la sorcellerie n'écoute que ce qui a été prescrit au moment où l'on consommait le mets... (p. 66).

Tous ces aménagements de la vie communautaire imposent un nouveau mode de régulation sociale, et notamment la détermination des échelons dans l'organisation socio-politique des familles et des villages. Après que les descendants d'Afri Kara se sont disséminés et que la suprématie des Sages a été entérinée, chaque maison est sommée d'élire trois personnes à des niveaux qui correspondent aux grades de « chef » de clan, de « chef » du lignage et de « chef »²⁴ de village, tous étant chargés de régler les problèmes de ceux dont ils sont responsables. Cette structure marque la fin d'une certaine collégialité dans la prise des décisions et dans l'orientation à donner aux différentes maisons. Ce qui semble intéressant dans cette nouvelle organisation, c'est cette capacité à faire appel à ceux d'autres clans ou lignages (p. 147). On assiste ainsi à la modernisation de la justice et, surtout, à cette volonté de rester objectif qui donne à la justice toute sa légitimité. Ces structures que le pouvoir colonial découvre au moment où il investit l'Afrique ont été conservées telles quelles. Elles vont lui servir de base de travail dans sa mission civilisatrice.

En somme, *Les Pérégrinations des descendants d'Afri Kara* mettent au cœur du récit la mobilité géographique d'un groupe social, lisible dans la traversée des paysages divers. Mais ces mouvements migratoires entraînent à leur tour une succession de reconfigurations profondes du groupe de migrants engagés dans la même quête. Le récit d'Ondoua Engutu a pour but de consolider, à travers ce mythe des origines, la relation à un ancêtre commun, Afri Kara, dont le nom

²⁴ C'est davantage la notion de gardien, de protecteur, que celle de chef qui est ici à noter.

légitimerait la dénomination du continent. L'histoire de l'expansion valorise ainsi les exploits de personnages épiques issus d'un seul ancêtre²⁵, valorisation qui passe par la mythification de certains lieux comme le fleuve Yom, qui ont été le cadre d'un renforcement de la parenté et d'une fraternité incontestable. La dissémination des descendants d'Afri Kara, dispersés entre le Cameroun, le Gabon, le Congo et la Guinée équatoriale, n'empêche donc pas qu'ils forment une communauté solide de nos jours²⁶.

■ Marie-Rose ABOMO-MAURIN

²⁵ Même si le récit d'Ondoua Engutu est principalement consacré aux Pahouins. L'auteur essaie également de mettre en valeur l'une des branches pahouines, les *Ntougou*.

²⁶ Ce qui contredit d'une certaine manière les propos de l'auteur concernant la fragilité des *Ntougou*, les descendants du dernier fils d'Afri Kara, Ntougou Afri.